

# Maman, c'est toi la plus belle

Pierre Lefebvre

Volume 51, Number 3 (285), September 2009

Mythes 1959-2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34734ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Collectif Liberté

**ISSN**

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this article**

Lefebvre, P. (2009). Maman, c'est toi la plus belle. *Liberté*, 51(3), 10–17.

# MAMAN, C'EST TOI LA PLUS BELLE

Je devais avoir à peu près onze ans, peut-être douze. Le film qui m'était interdit à cause de mon âge venait de sortir, mais l'affiche, elle, s'offrait à moi sans vergogne dans *La Presse* du samedi, en noir et blanc, comme dans les rêves ou les cauchemars. Ce qu'on pouvait voir dessus, c'était une femme, un petit peu dévêtue, ou peut-être toute nue, mais quand même recouverte d'un drap, et assise sur un lit. Elle n'avait pas l'air en pleine forme. Je ne pense pas que je pouvais à ce moment-là me l'exprimer de cette façon-là, mais en fait elle semblait accablée. Son visage, comme le lit, était complètement défait, et au-dessus d'elle, en grosses lettres, on pouvait lire, et ça me troublait : « Mon Dieu, comment suis-je tombée si bas. »

On va sans aucun doute rire de moi, mais c'est à ce souvenir un peu diffus de même qu'un brin libidineux que j'ai repensé quand je me suis rendu compte que *Liberté* avait maintenant cinquante ans. 1959-2009. De l'enterrement de Maurice Duplessis à Guy Laliberté montant au ciel, de la grève des réalisateurs de Radio-Canada au lock-out du *Journal de Montréal*, de l'âge de la parole à *Christiane Charette et Tout le monde en parle*, de l'ONF à Téléfilm Canada, mon Dieu, mon Dieu, que de chemin parcouru. Je comprends mieux maintenant les vieux qui n'arrêtent pas de se dire que tout va trop vite.

En 1959, année de parution du tout premier numéro de *Liberté*, pour une obscure raison, je n'étais pas né. Je n'étais même pas là, c'est

pour dire, quand Jean Lesage et son équipe du tonnerre prenaient le pouvoir et, pire encore, j'avais seulement sept ans lors de la crise d'Octobre, qui, enfance en une morne banlieue oblige, ne m'a laissé aucun souvenir marquant. Comme si tout ça n'était pas suffisant, j'ai aussi raté d'une onzaine de mois le droit de vote au référendum de 1980, bref, en un mot comme en cent, les curés ne m'ont jamais fait de mal et je n'ai pas connu les recueils de poésie se vendant par millier d'exemplaires. Pour ajouter l'insulte à la blessure, je suis arrivé aux environs de l'âge adulte à peu près au moment où Reagan et Thatcher ont, pour leur part, pris le pouvoir, avec pour premiers résultats que mes bons professeurs de cégep, comme d'université, n'ont pas cessé de me faire savoir que j'avais raté le coche. On pourrait toujours dire que le reste fut à l'avenant : clauses orphelines, Meech, Charlottetown, un autre référendum pas tellement plus glorieux que l'autre, 40 000 personnes (40 000 !) dans les rues de Québec pour défendre Jeff Fillion, les compétences transversales, la fermeture de la Chaîne culturelle de Radio-Canada, je ne suis pas, comme on l'aura compris, d'une génération pouvant chanter à tue-tête que c'est le début d'un temps nouveau.

Je ne voudrais pas avoir l'air de me vanter, mais, dans la mesure où on peut faire dire à peu près n'importe quoi à n'importe quelle tranche générationnelle, j'avancerais que la mienne a eu la chance de vivre ses années de formation tout à la fois au crépuscule du Canada français et à l'aube du Québec naissant, plus entre chien et loup que ça, tu meurs. J'ai ainsi eu le bonheur de me faire enseigner, à l'école primaire, les vertus curatives de certaines images pieuses par des sœurs en cornette et, dans le sein d'une polyvalente sans fenêtres, de lire *Ainsi soit-elle* de Benoîte Groult sous la gouverne de profs aussi cools que chevelus. Mais, ce qui nous distingue peut-être vraiment des autres cohortes, c'est que nous fûmes la première flopée d'étudiants à profiter de la version nouvelle et améliorée du récit national : j'ai donc appris religieusement, ha, ha, que notre destin collectif prenait désormais sens grâce à l'extraordinaire inventivité de la Révolution tranquille™. Nous étions, c'était certains jours très émouvant, tous fils et filles de la rupture des ruptures, amen.

Même si je pourrais toujours dire que tout a été mis en œuvre pour que je devienne un inconsolable nostalgique d'une grande époque que je n'ai pas connue, je n'arrive pas, aujourd'hui, à ressentir la langueur douceuse et mélancolique que l'on m'a inculquée pour l'an zéro du Québec moderne. J'ai finalement d'autres chats à fouetter

que de cajoler frénétiquement une période où tout ce qui semblait possible ne s'est pas donné la peine d'advenir. Les montagnes, c'est bien connu, ont comme péché mignon d'accoucher de souris. On peut imaginer que c'est parce que ça fait moins mal : non seulement le col n'a même pas à se dilater pour un tel exercice, mais on économise en plus de ça sur les épidurales. Si ça se trouve, on évite même le post-partum. Comme le disent les Anglais : *It's a win-win situation*.

Il est assez fascinant de constater que cette affaire-là tarabustait déjà *Liberté* en 1965 avec un numéro fort alléchant s'intitulant « La contre-révolution tranquille », dans lequel Jacques Godbout, Fernand Ouellette, Hubert Aquin, Yves Préfontaine, André Langevin et Jacques Folch-Ribas s'inquiètent d'un certain phénomène de contrecoup. Selon eux, ce qui, depuis quelques années, se déployait avec tant d'enthousiasme dans le corps social avait, depuis un petit bout de temps, l'air de se recroqueviller. Déjà, Gérard Pelletier, dans le long entretien qu'il accorde au comité de rédaction, propose même un terrifiant intitulé pour ce phénomène de ressac : le néo-duplessisme. On peut toujours se dire que l'ancien journaliste et futur ministre était, à ce moment-là, particulièrement aigri d'avoir perdu son poste de rédacteur en chef de *La Presse*, j'avoue quand même, pour ma part, que la formule me plaît. Beaucoup. Elle permet en tout cas d'avancer l'hypothèse que le Québec d'aujourd'hui n'est peut-être pas tant le beau bâtard exubérant des années de bouillonnement si chères à notre mémoire officielle que l'enfant sage et obéissant des contrecoups réactionnaires qui ont suivi.

L'interprétation est peut-être un petit peu fallacieuse, mais je m'y aventure quand même parce qu'elle me semble la seule à me permettre de ne pas devenir complètement schizophrène. Je dois dire, en effet, peut-être pour ma défense, qu'en face du Québec créatif, généreux, audacieux, progressif et ouvert qu'on n'arrête pas nous présenter, j'ai l'impression d'être au bord de la folie, tellement l'image qu'on nous donne à voir ne me semble pas refléter le monde dans lequel je vis et ne cesse de me démenter.

Quand je pense ainsi à l'année 1959 et plus précisément, bien sûr, à ce mythe fondateur qu'est la Révolution tranquille™, je n'arrive donc jamais à déterminer ce qui s'est passé. Si l'objectif se résu-rait à se contenter de rattraper le restant de la planète, ou à tout le moins l'ensemble des pays industrialisés, on peut en effet clamer : mission accomplie ! Comme à peu près tout le restant de la planète, nous préférons désormais l'ivresse technologique à l'art et à la

science, preuve que nous ne sommes peut-être pas, finalement, aussi distincts que nous le souhaitons. Mais, s'il s'agissait de répondre à une plus haute exigence, celle qu'appelaient, par exemple, Paul-Émile Borduas ou Georges-Émile Lapalme, force est de constater que tout ça s'est lamentablement cassé la gueule en chemin. Aurions-nous fait mieux, comme le suggèrent certains, si le rêve indépendantiste s'était réalisé? Comme disait l'autre, c'est dur à dire, mais je persiste à croire que non. Le seul avantage de l'indépendance, et je le crois de taille, est que nous nous serions peut-être grâce à elle guéris, le temps aidant, de notre obsession nationale. Ça aurait été quand même toujours ça de gagné.

Il me semble en effet amusant que, depuis ces fameuses années, le Québec prenne plaisir à se percevoir comme particulièrement progressif, créatif et, par-dessus le marché, assez de gauche pour que certains promoteurs se sentent habilités à affirmer que nous sommes, en ce moment, politiquement et socialement bloqués par la ténacité hargneuse des groupes communautaires. Ce Québec ouvert, créatif, hédoniste et charmant, riant de se voir si beau en ce miroir, j'ai beau écarquiller les yeux, je n'y peux rien, je ne le vois pas, pas plus que je n'arrive à percevoir en quoi nous aurions véritablement « progressé ». Il va sans dire que la liberté individuelle de tout un chacun se porte mieux qu'il y a cinquante ans, et je n'essaye bien sûr pas non plus de dire que le Québec est pire que le Canada français, il ne faut tout de même pas exagérer, mais meilleur, plus vigoureux, plus ardent, plus sain, certainement pas. L'euphorie printanière des années 1960 et 1970 a peut-être, le temps qu'elle a pu durer, laissé croire le contraire, mais les trente dernières années ne peuvent, me semble-t-il, que nous démontrer qu'il n'en est rien. Il faut dire que les feux de paille ne réchauffent pas plus qu'ils n'éclairent. En fait, si ma mémoire est bonne, ils sont surtout renommés pour leurs écrans de fumée.

Rappelons-nous quand même que, dès 1966, l'équipe du tonnerre de Jean Lesage a perdu ses élections au profit de l'Union nationale de Daniel Johnson père et que le vieux parti ne s'est cassé la gueule pour de bon qu'aux élections de 1970, avec l'arrivée de Bourassa au pouvoir. Ayant appris comme il faut la leçon, Boubou se gardera bien de trop bousculer les choses, et l'on pourrait même dire, au fond, que six ans plus tard, quand le Parti Québécois remporte les élections, il est déjà trop tard, non pour l'indépendance, mais bien pour les forces progressistes — et qu'on ne me fasse pas dire qu'elles se confondent —,

et ce, parce que la tranquille mayonnaise contre-révolutionnaire a finalement pris. C'est un peu comme si, en 1789, Versailles avait compté le but gagnant en prolongation, à cette différence près que, pour notre part, on célèbre, et dans un bel enthousiasme, la prise d'une Bastille qu'on n'a toujours pas prise ou, en tout cas, si peu. On peut bien, par-dessus le marché, fêter l'échec des Patriotes.

Au final, ce serait donc ce néo-duplessisme qui a fait du chemin. Les forces, appelons-les, pour faire vite, «révolutionnaires», se sont du coup retrouvées plus ou moins en exil et vivent comme elles peuvent depuis ce temps-là, c'est-à-dire assez mal ou encore, au mieux, n'importe comment. Toute cette pagaille-là pourrait se résumer au fait qu'elles ont eu leur petite heure de gloire, c'est-à-dire quelques années où on leur a un peu prêté l'oreille et fait une petite place dans l'espace public. Le bât s'est cependant mis à blesser quand est arrivé le temps de se mettre à l'ouvrage et de rendre concret, réel, tangible notre *aggiornamento* : le soufflé se mit alors à se dégonfler. *Realpolitik*, quand tu nous tiens ! Parce que, dans le fond, qu'a fait la fameuse équipe du tonnerre une fois rendue au pouvoir ? Elle ne s'est pas attaquée tant à élaborer une pensée politique à long terme qu'à mettre en place les rouages d'un appareil d'État sans véritable gouvernail et, surtout, sans boussole. Pas étonnant que ce ne soit pas allé bien loin, leur affaire.

On peut peut-être se consoler en se disant que tout ça pourrait au moins nous aider à nous débarrasser de l'illusion de notre destin national, comme si les autres nations, la Russie, les États-Unis, la Hongrie ou le Honduras avaient ça, eux autres, un destin national, un beau, un grand, un fort, un qui découle comme du bon miel de la cuisse de Jupiter, de l'Histoire ou de l'amertume. Comment est-ce qu'on a pu en même temps se débarrasser du clergé et garder en bandoulière la notion de *fatum* avec laquelle il nous a tant fait chier ? J'ai même l'impression des fois que, si on avait passé moins de temps à fantasmer au grand soir de l'ultime renouveau, on en aurait peut-être eu un peu plus pour accomplir quelque chose. Bref, si nous pouvions enfin commencer à nous dire que le Québec n'est pas plus destiné à devenir un État indépendant qu'à demeurer, d'une manière ou d'une autre, dans le cadre fédéral canadien, toutes ces déambulations erratiques auraient peut-être servi à quelque chose. On pourrait peut-être commencer à ce moment-là à regarder les enjeux d'un autre œil, ce qui, me semble-t-il, ne nous ferait pas de tort.

Dans les premières pages de *Raisons communes*, Fernand Dumont avance justement :

La Révolution tranquille a été précédée par un prodigieux travail d'interprétation. Surtout à partir de la Deuxième Guerre mondiale, la critique s'est étendue à tous les domaines de la vie collective : les projets ont foisonné en conséquence<sup>1</sup>.

Or, j'ai l'impression qu'on peut avancer, sans trop d'effort, que ce qui nous caractérise en ce moment est une absence de cette soif d'interprétation et de lecture du monde qui nous entoure, si ce n'est même un mépris affiché pour tout désir de cet ordre. Il ne s'agit plus désormais de lire le monde mais d'en jouir, bref de profiter de la vie, mais en quelque sorte au sens de l'exploiter, si ce n'est même de la fourrer. Parce que, ce qui est triste, ce n'est pas tellement que la réflexion, de même que les idéaux, ayant mené à la Révolution tranquille<sup>TM</sup> n'aient pas résisté aux rouages de la technocratie étatique — il aurait peut-être été naïf de croire que cela aurait pu se passer autrement —, non, ce qui est triste, accablant même, surtout, c'est que ces idéaux et cette réflexion n'aient à proprement parler plus droit de cité dans le Québec de 2009.

Ce qui m'amène à l'autre soir où, en niaisant devant la télé, je suis tombé sur un épisode des *Francs-Tireurs* diffusé à Télé-Québec. Quand je suis arrivé, on voyait sur scène une bonne gang de personnes, dont une poupoune aux seins siliconés et un gars affublé d'une tête de caribou en plastique, accoutré d'une bizoune factice composée de trois ballounes. Un autre tendait ses fesses vers l'assistance tandis que celui qui était manifestement le meneur du jeu demandait, haut et fort, au public : « On y crisse-tu une patate dans le cul ? » La foule semblait trouver que c'était une excellente idée et, par conséquent, manifestait avec beaucoup de bruit et de ferveur son enthousiasme. Après qu'un petit canon artisanal au propane a eu projeté la patate dans le cul de l'élu, on a eu droit, un peu plus tard, à un lancer du nain.

C'est l'ineffable Richard Martineau qui avait comme contrat d'interviewer cet inénarrable maître de cérémonie, un certain Marto Napoli, animateur à choi fm, un jeune homme qui devait tout, comme il l'avouait, à Jeff Fillion. En racontant pourquoi, comment, il était

1. Fernand Dumont, *Raisons communes*, Montréal, Boréal compact, 1997, p. 20.

passé du micro à la scène, Napoli expliquait que c'était une invitation à animer une soirée dans un bar qui avait tout déclenché. Jugeant l'exercice passablement conventionnel, il se demandait ce qu'il pourrait bien trouver pour, comme le veut l'expression, bien brasser la cage. Il lui est alors venu à l'idée de pisser dans le verre d'un comparse et de l'enjoindre à avaler le tout. Plus le gars buvait et plus la foule s'excitait. Il avait trouvé la voie : « Boire de la pisse en public, c'était nouveau, à ce moment-là », nous expliquait-il, peut-être pas doctement, mais quelque chose dans ce genre-là.

Si ce moment-là de télévision m'a troublé, je m'empresse de dire que ce n'est pas à cause de sa vulgarité. Ça fait quand même un moment que « pipi, caca, plotte » ne me font ni chaud ni froid. Ce qui m'a pratiquement terrifié, c'est plutôt la fin de l'entrevue, quand Martineau a demandé à Napoli s'il considérait qu'il y a, en ce bas monde, des limites à ne pas franchir. La réponse ne s'est pas fait attendre : « La seule limite que j'ai, c'est de pas faire de peine à ma mère. Jamais faire de quoi qui ferait que ma mère serait pas fière de moi. Jamais faire de quoi que ma mère serait triste de voir ça. » « Tu veux qu'elle soit fière de toi », a renchéri Martineau. « Tout le temps<sup>2</sup>. »

Ce qui est magnifique, c'est qu'on avait là un instantané presque parfait du Québec d'aujourd'hui : d'une part, de la provocation aussi insignifiante qu'infantile cherchant à se faire passer pour de la transgression et, d'autre part, un refus clair et net de ne pas faire de peine à môman. Celui qui pouvait apparaître au début comme un délinquant malappris n'était en fait qu'un tendre rejeton de la famille Plouffe, turbulent, certes, mais il faut bien que jeunesse se passe. Peut-être l'aspect le plus inquiétant de notre cheminement des cinquante dernières années est-il tout simplement celui-là : nous sommes devenus, redevenus, demeurés, des enfants sages ne craignant rien tant d'autre que de faire de la peine à nos mères. Quel est ce vers de Paul-Marie Lapointe, déjà ? Ah, oui : « Car nous sommes de petits catholiques tristes ».

Si l'aveu touchant de candeur de l'animateur terrible me semble valoir la peine d'être mentionné, c'est parce qu'à l'heure de la Grande Noirceur, comme on se complaît à l'appeler, ceux qui se démenaient pour faire changer les choses faisaient, eux autres, précisément de la peine à leur mère. Si ce n'était pas en défendant leurs convictions, par leurs actes ou par leurs écrits, c'était à cause des conséquences

2. J'ai l'air d'avoir de la mémoire comme ça, mais vous pouvez retrouver le reportage sur YouTube. Tapez « Francs-Tireurs » et « Napoli », et le tour est joué.



de celles-ci : faut-il répéter encore que, parmi tant d'autres, Paul-Émile Borduas s'est fait mettre à la porte de l'École du meuble à la suite du *Refus global* et que Jean-Charles Harvey, de son côté, a dû quitter *Le Soleil* et le Bureau de statistique du Québec pour avoir eu l'audace de commettre *Les demi-civilisés* ?

Le risque de choquer, et là il faut entendre de heurter, de biais ou de plein fouet, non pas les sensibilités mais bien les conceptions, de même que les représentations du monde de l'air du temps, des gens de cette génération-là l'ont pris. Mettre à mal « tous les domaines de la vie collective », pour le dire comme Dumont, était pour eux un véritable danger, et je me demande si ce qui a stoppé net notre Révolution tranquille™, ce n'est pas précisément la peur de choquer. Cinquante années plus tard, il serait peut-être temps qu'on arrête d'avoir peur de faire de la peine à nos mères.